



Le château de Pierre-Scize (Rhône).

côtés, excepté de celui du fleuve dont les rives escarpées semblaient une protection suffisante.

Le château, situé sur un monticule, n'avait point l'air rébarbatif et menaçant d'une forteresse, mais plutôt l'aspect d'un séjour offert par un roi ou un prince à une favorite. Sans remparts, presque sans fossés, avec son toit aigu, ses tours élancées et minces, il avait plus de grâce que de force. Il était l'ornement et le sourire du paysage et avait séduit tout d'abord Julien Mirouël qui avait quitté Grenoble pour y passer la belle saison.

C'était M. de la Tourette qui lui avait facilité l'acquisition de ce château, dans la crainte de le voir partir pour Paris ou reprendre le cours de ses voyages.

Le vicomte avait, pendant l'hiver, cultivé avec soin l'amitié de son ancien domestique ; tandis que le chevalier s'efforçait de plaire à la belle Isaure.

Gaston était un aimable garçon qui à ses qualités naturelles, sa gaieté, son esprit, sa bonne mine, joignait celle que l'on n'acquiert que dans le monde, le savoir-vivre, qui de son temps était la première vertu d'un gentilhomme.

Il n'espérait point inspirer une passion que lui-même ne ressentait pas et dont il n'avait pas l'idée, mais il cherchait à se rendre agréable et à devenir nécessaire par la familiarité et l'habitude.

Ne pouvant plus compter sur la ferme pour retourner à Versailles, il s'était juré d'épouser.

Il avait compris que ce qui pouvait lui nuire dans l'esprit d'Isaure, c'était son goût pour les plaisirs, sa légèreté, et il s'efforçait de paraître détaché du monde et de ne songer plus qu'aux affaires sérieuses et aux affections solides.

Très souvent il venait à Montluizant, et il y était cordialement reçu. Ses visites apportaient, sans la troubler, quelque variété à l'uniformité de la vie. Il savait causer et même écouter (talent plus rare) et Julien Mirouël prenait plaisir à s'entretenir avec lui. Ils parlaient de deux pays merveilleux à des titres bien différents : l'Inde et Versailles, et bien qu'il arrivât parfois au chevalier de prendre l'Asie pour l'Amérique, ils s'entendaient. Mirouël s'intéressait à la chasse aux cerfs dans les bois de Satory, et Gaston aux chasses aux tigres ou aux éléphants.

Le père d'Isaure savait fort bien à quelles raisons il devait attribuer les assiduités du jeune de la Tourette ; mais au fond elles lui causaient quelque satisfaction d'amour-propre. Il ne lui déplaisait point d'être flatté par un jeune homme de qui, sans son heureux voyage aux Indes, il eût pu recevoir des coups de canne

Sans qu'il se l'avouât, c'était surtout des la Tourette que l'encens lui était le plus doux. Il le recevait comme une sorte d'amende honorable pour les mépris endurés autrefois. Enfin, si vingt-cinq millions pouvaient constituer une assez jolie « savonnette à vilain », une alliance avec cette famille eût mis le sceau à la réhabilitation.

Un seul sentiment eût pu l'empêcher de favoriser les prétentions du chevalier, c'était le désir de conserver sa fille près de lui le plus longtemps possible.

Mais pouvait-il, sans danger pour Isaure, couper court à ces relations ?

Chez cette jeune fille, récemment bouleversée par de si étranges aventures, il remarquait certaines bizarreries d'imagination mélancolique et romanesque qui l'inquiétaient.

Le souvenir de Mandrin n'était pas effacé.

L'esprit d'aventure qu'elle tenait de son père était éclos et s'était subitement développé pendant son court séjour à Roquairol. Souvent son père la surprenait dans quelque endroit retiré du domaine, les regards pleins de rêves, fixés par delà l'horizon.

— A quoi pense ma chère Isaure ? demandait-il.

— Aux montagnes, répondait-elle ; au monde étrange qui en parcourt les flancs, en pénètre les mystères, en affronte les cimes.

— Veux-tu visiter les Alpes ? Nous verrons ensemble la Suisse, la Savoie, le Tyrol. Là, sont les chaînes les plus pittoresques et les plus curieuses ; celles du Dauphiné sont déjà les Alpes basses, les cimes en sont moins élevées, les glaciers moins considérables, les lacs moins beaux et moins grands.

— Les voyageurs, les touristes, répliquait Isaure froidement, ne voient que la surface des choses. Pour connaître les Alpes, il faut être pâtre, chasseur ou contrebandier.

— Aucun de ces états ne convient à une demoiselle, disait Mirouël. Tu es comme ta mère, tu aimes les exercices violents.

Plus tard, si l'occasion s'en présente, nous chasserons ensemble; la chasse est un plaisir à se procurer en Europe, lorsqu'on n'est pas noble. En attendant, montons à cheval, faisons une promenade.

— La nuit va venir; dès que le jour baisse, la campagne m'affecte péniblement. Je suis encore sous l'impression de cette soirée pendant laquelle je revenais de la ville à Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs.

— De grâce! implorait le père, bannis ces tristes souvenirs.

— Je le voudrais. Je ne le puis.

— Prends garde, ma fille, de te laisser dominer par eux.

Isaure gardait le silence.

— Faut-il, reprenait Mirouël, que je regrette d'avoir prolongé notre séjour en Dauphiné?... Mais bientôt nous partirons pour Paris.

— Oh! mon père, pas encore, je vous en supplie! s'écriait la jeune fille. J'aime mon pays, et je désire ne pas le quitter. Avec vous, ce domaine est pour moi tout l'univers.

— Mais tu te marieras.

Alors la jeune fille levait vers son père des yeux pleins d'inquiétude.

— N'y songes-tu point? reprenait ce dernier.

— Si, mon père, quelquefois, mais non comme on pourrait le croire, et avec plus de crainte que de désir.

— Que peux-tu craindre, ma fille? De te tromper dans le choix d'un mari? Mais tout en te laissant la liberté du choix, je puis t'éclairer des conseils de mon expérience. En ton père tu n'as pas un tyran, mais un ami.

Isaure lui tendait la main.

— Ai-je donc besoin d'autre ami que mon père? disait-elle.

— Certainement, repartait Mirouël; la tendresse d'un père ne saurait remplacer celle d'un époux, et sans le mariage la destinée d'une femme n'est pas complète. Cependant, tu es jeune, et nous pouvons attendre que les souvenirs de l'an passé se soient dissipés et que ton cœur ait parlé.

Julien Mirouël savait fort bien ce qu'il fallait entendre par ces pénibles souvenirs; c'était non seulement l'attentat de M. de Chavailles, mais les scènes de Roquairol et l'image dominante de Mandrin. Dans tous ses discours, il retrouvait l'impression pro-

fonde produite par le capitaine de contrebandiers. Elle évitait de prononcer son nom. Elle comprenait qu'entre elle et cet homme était un abîme infranchissable, et que d'ailleurs elle n'eût pas voulu franchir ; mais bien qu'elle n'eût pas l'idée insensée de faire d'un pareil homme son amant ou son époux, néanmoins, elle ne pouvait effacer ses traits de sa mémoire. Sans le regretter, et encore moins le désirer, elle ne pouvait se défendre de penser à lui, et tournait les yeux vers les Alpes comme vers la patrie de son imagination et de son cœur.

Un jour son père voulut savoir à quoi s'en tenir sur l'éventualité d'un mariage et sur la place que le chevalier s'était faite dans les affections de sa fille. — Si elle n'a pour lui aucune sympathie réelle, si tout projet d'union doit être mis de côté, eh bien ! se dit-il, nous irons ailleurs planter notre tente

Gaston étant venu passer quelques jours à Montélimart, Mirouël pria sa fille de lui ouvrir son cœur et de lui dire franchement ce qu'elle pensait du jeune de la Tourette.

— Gaston, répondit-elle, n'a rien qui me déplaît, mais je ne crois pas lui convenir ; je suis d'un caractère trop sérieux pour lui. Il me plairait comme compagnon de jeux et de promenades ; sa conversation m'amuse ; mais en lui il n'y a rien de solide, et je n'y trouverais même pas un ami. Je ne suis pas une femme à la mode. La légèreté de sentiment qui est de bon ton me déplaît. L'amour que le monde trouve ridicule est nécessaire à mon âme, et je ne le comprends que passionné, absolu, éternel. J'aimerais mieux la passion d'un rustre que le goût blasé d'un petit maître. Gaston ne sera donc jamais mon mari.

— Jamais, dis-tu ?

— Non, jamais, répéta Isaure avec énergie

— Alors, il ne faut plus encourager par notre silence un espoir qu'il n'a pas craint de laisser paraître. Nous avons déjà trop tardé. Gaston, sans doute, est incapable de passion, mais je lui crois beaucoup d'amitié pour toi ; c'est un homme charmant et un galant homme. Jamais il ne t'aurait reproché ta naissance et ma roture. Mais je vois qu'il y a entre vous une réelle incompatibilité. Il est ici, je vais le désabuser. Ce sera cruel.

— Pas autant que vous le pensez, mon père, et non pour ce que vous croyez.

— Que veux-tu dire ?

— Que sa recherche n'ayant d'autre but que la fortune, il ne sera pas difficile à consoler.

— On ne peut oublier, dit le père, même en restant sous le charme de ta beauté, que ton père est riche et que ta dot sera digne de ton mérite. Tout prétendant à ta main ne pourra s'empêcher de penser à ta fortune et de s'en réjouir. C'est naturel.

En quittant sa fille, Julien Mirouël alla trouver Gaston de la Tourette.

Une telle démarche lui coûtait beaucoup. Il savait qu'il allait se brouiller avec sa famille d'adoption, mais il avait le courage de ne reculer devant aucune résolution, si grave qu'elle fût.

Gaston n'était pas au château ; il appela un de ces deux domestiques que nous avons désignés sous le nom de gardes du corps, c'était Grand-Louis, l'homme qui avait si déloyalement chassé sur les terres de Joseph Peyre.

— Grand-Louis, où est M. le chevalier ?

— Monsieur, il était sur le bord de la rivière il n'y a qu'un instant.

— Seul ?

— Oui, monsieur.

— Tu viens donc de ce côté ?

— M. le chevalier m'avait dit de l'accompagner.

— Et il t'a congédié ensuite ?

— Oui, monsieur, dès que nous fûmes arrivés au bord du Rhône.

— C'est bien ; conduis-moi du côté où tu l'as laissé.

Le maître et le valet traversèrent les jardins et bientôt atteignirent les falaises que le fleuve heurtait de ses eaux rapides et bruyantes.

— J'ai laissé M. le chevalier ici, dit Grand-Louis en indiquant un rocher.

Julien Mirouël gravit l'escarpement de la rive et promena son regard de tous côtés sans voir personne

Le soir tombait ; une brume s'élevait des eaux et ajoutait un voile de plus aux ombres du soir.

Julien Mirouël, à plusieurs reprises, appela Gaston ! Gaston !... Ne recevant point de réponse, il dit à son domestique : va en amont ;

moi, je descends en aval. En définitive, il ne peut être loin. Je sais qu'il aime à s'étendre au bord de l'eau et à se laisser bercer par le bruit des flots.

Grand-Louis remonta le fleuve ; Mirouël le descendit en appelant de temps en temps. L'inquiétude s'emparait de lui ; il craignait que Gaston fût tombé à l'eau.

Enfin, après une demi-heure de recherches inutiles, tous deux revinrent à leur point de départ.

— C'est singulier, fit Mirouël.

— Monsieur, dit Grand-Louis, il est possible que M. de la Tourette ait contourné par en bas la propriété et soit à cette heure au château.

— C'est vrai, garçon. Eh bien, dépêchons-nous de rentrer.

Ils se hâtèrent ; mais leur espérance fut trompée ; un malheur était arrivé au chevalier.

Sans prendre de repos, Mirouël fit appeler tous ses domestiques et organisa une battue au flambeau dans le parc d'abord, puis sur la rive du fleuve.

Toutes ces recherches étaient restées infructueuses quand Isaure vint rejoindre son père, fort surprise et même alarmée. On s'en revenait au château quand, de la plaine, au loin, s'éleva un long cri : Ohé ho ! Ohé ho !... Nul n'en fit la remarque ; mais Isaure l'entendit et tressaillit de saisissement.

Ce cri, elle l'avait entendu le soir, avec Martin, sur le chemin de Saint-Marcelin à Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs et également dans le désert de Roquairol.

Comme elle s'était arrêtée un moment :

— Qu'as-tu ? lui demanda son père.

— Rien, répondit-elle, en s'efforçant de dominer le trouble qui s'était emparé d'elle.

Mais elle s'était dit :

— Mandrin est dans les environs et Gaston l'aura sans doute rencontré. Pourvu que le capitaine ait pardonné au chevalier d'avoir été la cause de sa captivité...

## V

## LE CINQUIÈME ACTE DU DRAME

Dans la nuit qui suivit, personne ne dormit au château de Montluizant, et chacun, sans oser communiquer ses craintes, attribuait la disparition du chevalier aux bandits dont la contrée était infestée.

Isaure, sur ce point, n'avait pas de doute. Elle croyait voir la bande cavalcader autour du domaine. Elle ne pouvait croire que Gaston courût un grand danger ; le pire qui pût lui arriver, c'était d'être fait prisonnier (comme autrefois à Roquairol et non, ce qu'elle ignorait, dans la condition que j'ai dépeinte).

Elle se disait :

— Si je pouvais me faire entendre de lui, j'aurais bientôt des nouvelles du chevalier, et j'obtiendrais sa mise en liberté.

Mais, cette manière de voir, elle ne pouvait la communiquer à son père.

Ce fut alors qu'elle pensa à employer Grand-Louis.

C'était pour la seconde fois.

Joseph Peyre avait presque mis le doigt sur la vérité en soupçonnant Julien Mirouël d'avoir fourni les fonds pour l'évasion de Mandrin ; c'était bien de la caisse du nabab qu'ils provenaient ; mais c'était Isaure qui les avait remis à Grand-Louis en lui recommandant le secret.

Cette discrétion, disons-le en passant, avait été fâcheuse ; car Joseph Peyre aurait pardonné à Isaure, tandis qu'il avait voué haine à Mirouël pour son refus de justice.

Le lendemain, Gaston n'ayant pas donné de ses nouvelles, Isaure eut l'idée de recourir une seconde fois aux bons offices de Grand-Louis.

— Le capitaine Mandrin est dans les environs, lui dit-elle. J'ai entendu hier soir, dans la vallée, des cris de ralliement qui sont ceux de sa bande. Depuis son évasion il a voué une guerre implacable à la gabelle ; la présence de M. de la Tourette l'a attiré dans nos environs, et c'est lui qui a fait enlever le chevalier. Mais je



# LE CAPITAINE MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ, avec splendides illustrations



AVENTURES et EXPLOITS du CAPITAINE MANDRIN

LE CAPITAINE

# MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ

*Mandrin n'est pas un malfaiteur vulgaire. C'est un homme de proie, un brigand, mais de large envergure; rien de mesquin ni de lâche chez lui; il pille, mais n'escroque pas; il n'assassine point, il se bat.*

*Jeune, beau, aventureux et intelligent, il a tout pour lui; il est sympathique, brave, généreux! Il combat et ruine ce que le peuple hait, et partout le peuple est son ami. « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières!... A bas la douane, l'octroi, la gabelle! A bas les impôts qui écrasent les pauvres gens!... » Telle est sa devise.*

*C'est un homme historique; on ne fera jamais l'histoire des abus de l'ancien régime sans parler de Mandrin.*

*Brigand en 1755, il eût été en 89 un révolutionnaire.*

*Avant de biffer les lois iniques, il faut briser leurs instruments. Le contrebandier Mandrin fut le plus grand des briseurs de barrières. Il fut un homme nécessaire, son brigandage naquit des abus de son temps.*

*Quand les impôts sont excessifs, que la misère est extrême, la police est sans autorité, sans force, et le brigandage fleurit!*

*A la tête de ses deux cents cavaliers, il apporte des ballots de contrebande et ne rançonne que les commis; ses quatre grandes expéditions durent plus d'une année à travers la Franche-Comté, le Dauphiné, le Lyonnais, le Bourbonnais, l'Auvergne, dix-neuf départements, vingt-sept villes dont il s'empare, où il délivre les détenus et vend sa contrebande.*

*Pour le vaincre il fallut former un camp devant Valence et envoyer 2,000 hommes. On ne le prit que par trahison, et encore aujourd'hui des familles s'honorent de sa parenté et disent qu'il fut un libérateur!*

*Nulle existence n'est plus romanesque et plus dramatique que celle de ce brigand légendaire. Aucun récit n'est plus intéressant, plus empoignant que celui de la vie du grand contrebandier : le Capitaine Mandrin.*

L'Ouvrage est illustré de splendides gravures inédites, en grand format

<b>5 centimes</b> LA LIVRAISON 2 le mardi et 2 le vendredi	TOUTES LES LIVRAISONS SUIVANTES SERONT A 5 CENTIMES ET ILLUSTRÉES DE BELLES GRAVURES A. FAYARD, éditeur, 78, boulev. Saint-Michel, Paris	<b>25 centimes</b> LA SÉRIE Une tous les 10 jours
--	--	---

Cet ouvrage illustré à 5 cent. la livraison et à 25 cent. la série atteint les dernières limites de la lecture à bon marché.

Pour les frais d'affranchissement par poste, ajouter 10 centimes par série, c'est-à-dire envoyer autant de fois 35 centimes qu'on désire de séries, à M. FAYARD, éditeur, 78, boulev. St-Michel, Paris.

Pour recevoir quatre séries, adresser 1 fr. 40 en timbres ou mandat-poste. — Pour recevoir 10 séries, adresser 3 fr. 50 et renouveler l'envoi pour recevoir la suite.